

# L' AVANCEE

De

Philippe Raymond-Thimonga

par

Lakis Proguidis

*Atelier du roman n° 58 : Montherlant*

# ECCE HOMO !

À propos de *L'Avancée* de Philippe Raymond-Thimonga

Lakis Proguidis

Lecteurs et critiques, nous nous plaignons souvent, à juste titre d'ailleurs, que la production littéraire suive le goût collectif mis en place par le marché éditorial. Par la suite, contents d'avoir démasqué une réalité qui crève les yeux, lecteurs et critiques, nous ne faisons aucun effort pour regarder hors du grand fleuve éditorial. Pourtant, la création ne s'arrête pas. Sauf qu'il faut se tenir à l'affût. Les oeuvres importantes, les oeuvres uniques, les oeuvres à la hauteur des énigmes que pose notre monde ne manquent pas. Ce qui fait désormais défaut, c'est la conviction que ce sont surtout ces oeuvres-là qui méritent notre attention. Je pense que *L'Avancée* de Philippe Raymond-Thimonga en fait partie. Un petit livre. À peine une centaine de pages assez aérées. Publié il y a presque deux ans par la revue NU(e). Une revue « inexistante », selon les critères du marché. Pourtant, ceux qui l'ont fondée non seulement sont convaincus de la nécessité de son existence mais ils publient aussi des livres de leurs collaborateurs !

OEuvre étrange. Hors de toute attente. Une expérimentation formelle surprenante. Une tentative littéraire inclassable. Quelque chose comme un roman, ou un poème narratif, ou une pièce de théâtre. J'y reviendrai. Exercices d'écriture ? Pirouettes langagières ? Aucunement. Dès les premières lignes, nous sentons que cette oeuvre jaillit de notre quotidienneté crue – je veux dire : la quotidienneté dépouillée de nos discours creux – et de nos inquiétudes les plus profondes.

Pas d'intrigue. Ou presque. L'auteur raconte les deux ou trois dernières heures d'un jeune homme qui, suivant les ordres d'un centre mystérieux, est

chargé de dynamite et va exploser dans un lieu public à l'heure de pointe. Où sommes-nous ? À Bagdad ? À Kandahar ? Non. Dans une métropole européenne. D'après les indices, ce ne sera pas un acte terroriste isolé ; le centre secret a pris apparemment la décision de plonger la ville entière – serait-elle la seule ? – dans un bain de sang.

Pourquoi ? Dans quel but ? Quelles sont les revendications et les projets de cette organisation meurtrière ? Pourquoi notre héros a-t-il accepté d'y adhérer et de servir ses plans en sacrifiant sa vie ? Pourquoi a-t-il accepté de massacrer la vie de personnes qui lui sont indifférentes ? Par quelle crise psychique cet ange noir est-il passé ? À quel monde, autre que celui-ci, rêve-t-il ? Nous chercherons en vain des réponses. Elles n'existent pas. Philippe Raymond-Thimonga n'écrit pas sur la raison d'être de la violence actuelle. La violence est là. Le titre est assez éloquent : *L'Avancée*. À savoir l'avancée de la logique de la violence.

Quant aux explications, qu'on me permette une digression. La nuit du 31 décembre 2008, s'est suicidée, dans une ville canadienne, une famille nombreuse : père, mère et trois enfants de douze, sept et cinq ans. La décision a été prise en commun par les parents. Les enfants ont été tués. J'ai entendu l'information à la radio. Elle est passée plusieurs fois. Toujours accompagnée d'une autre information : les parents avaient été licenciés de leur travail quelques jours avant Noël. Évidemment, on n'osait faire la liaison et dire que ceci explique cela. Mais automatiquement, instinctivement, le monde médiatique a fait tout ce qu'il fallait faire pour que l'impensable soit noyé dans le langage commun et les émotions surstandardisées. La violence avance masquée, maquillée, superbement cachée derrière une multitude d'interprétations concernant sa provenance.

Raymond-Thimonga refuse les interprétations. Nous n'apprendrons rien sur le protagoniste, rien sur sa vie antérieure, rien sur ses intérêts. Il est pris dans le vif. Une figure parmi tant d'autres. Un élément quelconque du tableau général peint d'un seul trait :

Une force inattendue (dans la ville ?) s'est libérée avec laquelle il te faudra compter, tu la vaincras, tu dis : je vaincrai, sans doute... d'ailleurs tu n'es pas seul... déjà tu sens grouiller le flot des puissances de soustraction, dans l'ombre ce flux invisible et vivant des trancheurs convergeant vers la cible... Bientôt le calme de la 23e heure, le vide et la victoire, et après tout, c'est normal : ne vis-tu pas au temps du désastre nombreux, de la catastrophe copiée, sériée, dupliquée, propageant sa guirlande écarlate autour du globe... temps des apocalypses profuses... L'homme n'a-t-il pas atteint la globalisation de la mort ?

Quand, de nos jours, les oeuvres littéraires ne s'efforcent pas d'expliquer la violence et d'exprimer, stupidement, l'espoir de son dépassement, elles versent dans la complaisance : elles deviennent son miroir, elles deviennent à leur tour violentes et terrifiantes. *L'Avancée* n'appartient ni à la première ni à la deuxième catégorie. D'ailleurs, ça ne parle pas de la violence. Ça parle à l'homme de la violence, à l'homme qui s'enfonce dans le monde de la violence – à savoir, nous tous. Ce « nous tous » n'est pas rhétorique. Je généralise à peine. L'ampleur de la violence dont il est question dans *L'Avancée* est inouïe. Le terme de «globalisation» qui figure à la fin de la citation ci-dessus n'est pas un terme

géopolitique. Il est, manifestement, devenu ces dernières années un terme existentiel : la violence « globale » jaillit de partout. Regardons dans l'oeuvre. L'amie du bourreau-victime, du héros instrument-aveugle-de-la-violence a des soupçons. Elle se confie à sa meilleure copine. Pour découvrir qu'elle fait partie du même réseau terroriste. De plus, elle est chargée, elle aussi, d'une mission funeste: exterminer des gens pris sur une liste au hasard dans laquelle figure justement le nom de sa copine.

Ça parle, je viens de le dire, à l'homme de la violence. Je précise : l'auteur essaie de lui parler. Il essaie de rétablir le dialogue. Il essaie de lui faire comprendre qu'ils doivent se parler. L'écrivain et lui, l'incarnation de la violence aveugle. Mais comment ? À moins cinq, de quelles marges de discussion dispose-t-on avec les kamikazes ? Oh, peut-être, cette tentative de discuter avec eux, nous aurions dû la faire bien avant. Peut-être. Or les aiguilles du cadran du monde ne sont plus au « bien avant » mais au « moins cinq ». D'où l'insistance désespérée de l'écrivain :

Je vais me reprendre, je ne dois pas te laisser fondre ainsi la nuit vers ton objectif, ta véritable cible, je dois, surtout, avant que cela ne se produise je dois trouver les mots, une parole qui... inventer une forme qui pourrait...

Les points de suspension sont dans le texte. Trois fois l'auteur répète « je dois ». Mais il constate qu'il ne possède ni la langue appropriée ni la forme artistique afin d'entrer en contact avec l'homme qui, dans quelques minutes, va semer la mort. Il n'abandonne pourtant pas. Il suit son héros. Devient son ombre. Décrit minutieusement ses mouvements. Parle seul. Parle en l'absence d'interlocuteur. *L'Avancée* est la description de la convergence de deux monologues : le monologue de la violence – on n'entend rien, on assiste à son déploiement implacable – et le monologue de l'art, on l'entend bien mais il est déjà trop tard, ça ne touche pas son homme.

Le terme de convergence n'est pas exact. La violence suit son chemin, droit devant elle, imperturbable. C'est l'art qui s'en approche. Qui converge. De plus en plus. Le romancier doit regarder de près. Doit vivre avec le mystère de son personnage : « Un souffle nous sépare, je respire près de toi, à peine, et je me dis... comment traverser cet air d'étrangeté qui ne nous sépare plus... comment.../.... oser exprimer que c'est de vous dont je parle ? <sup>1</sup> » C'est de ce rapprochement que la langue et la forme artistique deviendront de nouveau audibles par tous. Jusqu'où ce devoir de connaître peut-il mener ? Jusqu'au point final. Jusqu'à l'explosion. L'écrivain n'échappe pas au carnage.

*L'Avancée* est une oeuvre expérimentale au plein sens du terme. Certes, toute oeuvre artistique a un côté expérimental, mais *L'Avancée* est, pour ainsi dire, forcément une oeuvre expérimentale. Ça ressemble, je disais au début, à un roman ou à un poème ou à une pièce de théâtre. Toutes les formes littéraires sont là, à l'état latent. Rien à voir cependant avec les hybrides littéraires qui sortent en flots

---

<sup>1</sup> C'est l'auteur qui souligne. Il est impossible de reproduire ici la disposition typographique, dans le livre la barre n'existe pas, la phrase soulignée occupe seule le milieu d'une belle image.

de l'industrie postmoderne. Rien à voir non plus avec une écriture – toujours en vogue – opposée aux contraintes des formes cataloguées traditionnelles. Si Philippe Raymond-Thimonga les pratique toutes à la fois sans en privilégier aucune, s'il les embrasse avec un amour égal, s'il semble à l'écoute de leur potentiel créateur sans suivre l'une plus que l'autre, c'est parce que, à « moins cinq », juste avant que le monde ne soit ébranlé par la violence, juste avant le point de non-retour, juste avant que l'homme ne sombre dans le chaos, l'informe, le magma originel, l'art se souvient de son désir primordial : le désir de la forme. Le seul désir irrépressible, indestructible. Disons-le autrement : Raymond-Thimonga n'a pas écrit une oeuvre sur la violence mais une oeuvre sur les affres de l'art dans un monde au seuil de la mort. Ces affres ressemblent, probablement, aux tourments de l'art tels que le monde les a connus à sa naissance.

L. P.